

## § II. — NÉRON ET SON PEUPLE.

Mais c'étaient là les affaires du palais, non celles de l'empire.

Tandis que le sang impérial coulait ainsi, sang privilégié, querelles domestiques auxquelles le peuple avait rarement l'indiscrétion de se mêler, Néron laissait le pouvoir à Sénèque et à Burrhus, négligeant assez les affaires de l'État pour les abandonner à ceux qu'on appelait les honnêtes gens. Après le meurtre d'Agrippine, il eut même une recrudescence de popularité : il rappela d'exil les disgraciés de sa mère, éleva des tombeaux à ses victimes, faisant ainsi étalage des cruautés d'Agrippine. Trois ans après le matricide (an 63)<sup>1</sup>, Thraséa lui-même louait ce gouvernement qui avait aboli le lacet et le bourreau ; Rome qui avait souffert Séjan, Tibère, Caligula, Claude, Messaline, Agrippine, ne devait pas se montrer difficile en fait de miséricorde et de clémence.

Cependant le caractère impérial se développait. Ce caractère avait son côté élégant, artiste, civilisé, ses prétentions au talent et ses ambitions soi-disant innocentes. Caligula, quelque fou qu'il pût être, n'avait été ni un génie oisif, ni une intelligence éteinte. Néron à son tour était trop empereur pour ne pas avoir tous les goûts de son siècle. Poète, il rassemblait chez lui les beaux esprits du temps, qui venaient dans ces soirées littéraires apporter chacun son hémistiche, et de ces hémistiches réunis étaient formés les poèmes de Néron<sup>2</sup>. Orateur, il se fit décerner la palme de

1. V. Tacite, *Annal.*, XIV, 48.

2. Tacite, *Annal.*, XIII, 3; XIV, 16. Suet., 52. Martial, VIII, 66. II

l'éloquence (sans concours, il parlait trop mal). Philosophe, il appelait les stoïques à sa table, et se divertissait de leurs disputes. Que sais-je ? il était peintre, sculpteur, chanteur, joueur de lyre<sup>1</sup>. Bien mieux, il était cocher. Ces manies d'artiste rendaient-elles Néron plus noble et meilleur ? Non : on n'est pas une grande âme parce qu'on est un grand artiste, encore moins parce qu'on est un artiste médiocre. D'ailleurs, selon la morale et la loi romaines, les talents de ce genre étaient choses réprouvées, interdites, déshonorantes<sup>2</sup> : jouer de la lyre était une honte ; danser, c'était abdiquer toute pudeur virile. La vieille morale, impuissante contre les arts, était assez puissante encore pour dégrader les artistes.

avait fait un poème sur la guerre de Troie (Xiphilin, LXII. Juvénal, VIII, 220, et le scoliaste Servius. *Énéid.*, V, 370) qu'il chantait, dit-on, dans l'incendie de Rome (Tacite, XV, 39. Suétone. Xiphilin.) — Il voulait aussi écrire un poème sur l'histoire romaine (Xiphilin). — Sur ses poèmes satiriques, V. Suet., *in Domit.*; Tacite, *Annal.*, XV, 49; Suet., *in Vita Lucani*. Pline, *Hist. nat.*, XXXVII, 3, et Sénèque, *Quæst. nat.*, I, 5, citent de ses vers ; on connaît aussi ceux que Perse rapporte :

Torva mimalloneis implerunt cornua bombis, etc. (Perse, I, 99.)

1. Suet., 52, 53. Tacite, *Annal.*, XIII, 3. Dion Chrysost., 71.

2. J'ai déjà cité ci-dessus, p. 111, les expressions de Tacite et de Suétone. V. encore les endroits cités ci-dessous, et Juvénal comparant le crime de Néron à celui d'Oreste :

Par Agamemnonidæ crimen : sed causa fecit rem  
Dissimilem . . . . .  
. . . . . In scenâ numquam cantavit Orestes,  
Troïca non scripsit. Quid enim Virginus armis  
Debit ulcisci magis, aut eum Vindice Galba ?  
Quid Nero tam sævâ crudâque tyrannide fecit ?  
Hæc opera, atque hæ sunt generosi principis artes,  
Gaudentis fædo peregrina ad pulpita cantu  
Prostitui, Graiæque apium meruisse coronæ.  
Majorum effigies habeant insignia vocis,  
Ante pedes Domiti longum tu pone Thyestæ  
Syrma vel Antigonæ, seu personam Menalippes.

(Juvénal, *Sat.* VIII, 215 et suiv.)

Ajoutez à cela cet esprit romain qui matérialisait toute chose. La peinture et la sculpture n'étaient plus ces arts sacrés du temps de Phidias; le talent du cocher et celui du pantomime étaient bien autrement populaires. La musique même, la passion favorite de Néron qui eut toutes les passions; la musique, cet art si grave et si saint de la Grèce, qui en avait fait un des fondements de la cité, la musique n'était plus qu'un métier de mendiant. Elle n'accompagnait plus que les tueries de gladiateurs, les soubresauts des funambules, l'orgie des festins. Et il faut le dire, des arts à la volupté, de la volupté à la corruption, de la corruption au meurtre, le passage était plus court que nous ne pouvons le comprendre.

Quant à Néron, sa mère, avec cette dignité hautaine que la corruption tempérerait, ses deux maîtres avec leur indulgente vertu, le gênèrent quelque temps. Mais une fois délivré de sa mère, sa passion éclata. Les occasions ne manquaient pas. Il y eut des fêtes théâtrales, même en l'honneur d'Agrippine morte, qu'on prétendait honorer en même temps qu'on la maudissait. Il y en eut en l'honneur de la première barbe de Néron, fête domestique dont les courtisans surent faire une fête publique (an 59). Il y eut des jeux *Juvénaux*, institués cette année même par Néron, où tous, au gré du prince, étaient conviés à remplir un rôle. Il y eut des jeux *Quinquennaux* (an 60), autre fondation néronienne, divertissements littéraires et dramatiques, imités de la Grèce et trop fidèlement imités de la Grèce<sup>1</sup>. Or, était-il possible que le prince ne contribuât pas de ses propres talents aux divertissements de son peuple? Était-il possible que l'art, ou ce qu'il appelait

1. Monnaies de l'an 60 : CERT (amen) QUINQ (ennale) ROM (æ). Une table avec une urne et une couronne.

l'art étant tellement mis en honneur, le prince artiste ne se révélât pas?

Sénèque et Burrhus eux-mêmes n'osèrent résister au torrent. Tout ce qu'ils cherchèrent à obtenir, ce fut que Néron se contentât de produire ses talents dans une réunion intime, devant un public choisi. Comme les princes modernes ont la comédie dans leurs appartements, Néron eut dans ses jardins du Vatican un cirque fermé au peuple, dans lequel il conduisait les chars pour le bonheur de ses amis; dans son palais, un théâtre de société où il chantait seulement pour ses intimes.

Mais bientôt le peuple, bon courtisan, fit tapage, ne voulut plus de ses chanteurs ni de ses cochers roturiers, et demanda Néron<sup>1</sup>! Comment le lui refuser! Néron parut donc sur le théâtre du peuple, appelé de son nom par le préteur Gallion, tenant en main la cithare et vêtu de l'habit des chanteurs publics. Il y parut, timide, d'autant plus qu'il sentait la médiocrité de son talent, tremblant devant ses juges, essayant la sueur de son front, saluant le peuple, accordant sa lyre et disant humblement: « Mes seigneurs, écoutez-moi avec bienveillance. »

Croyez-vous cependant que l'empereur sur la scène ne sera plus l'empereur? qu'au moment où il chante Attys devant le peuple et les soldats, son cortège de centurions l'abandonnera? qu'il n'aura pas un consulaire pour porter sa lyre, un consul pour faire l'annonce du spectacle et réclamer l'indulgence du public en faveur de ce timide débutant? que Burrhus et Sénèque (oui, ces deux sages!) ne seront pas auprès de lui pour le souffler, et ensuite pour lever les mains, agiter leur tunique

1. Ut studia sua publicaret. Tacit., XIV, 14. Xiphilin, p. 698.

et donner le signal des applaudissements; qu'il n'aura pas (d'autant que sa voix est faible et enrôlée), cinq mille chevaliers romains, jeunes, robustes, enrôlés sous le nom d'Augustani; destinés, non pas seulement à l'applaudir, mais à le chanter et à passer les nuits et les jours à exalter sa beauté divine et sa voix divine? qu'à leur suite, tout le peuple, bon gré mal gré, ne sera pas requis d'applaudir, de bénir, de chanter, d'adorer<sup>1</sup>?

Croyez-vous même que Néron, abaissant la dignité impériale et surtout la dignité romaine, à ces métiers de cocher, de chanteur, de comédien que Rome tenait pour un déshonneur, ne voudra pas avoir des compagnons de son déshonneur? N'y a-t-il pas eu, je ne dirai pas chez lui, (ce n'est guère possible, à raison de son âge et de la faiblesse de son esprit), mais chez les affranchis qui le dirigeaient, un parti pris de tuer par le déshonneur tout ce qui restait de l'ancienne Rome, et d'achever par la prostitution la ruine de cette noblesse que Tibère avait mutilée par la proscription? Hélas! la noblesse ne s'y prêtait que trop; sous César, sous Auguste, sous Tibère<sup>2</sup>, il s'était vu de honteux exemples, et c'est une gloire pour Claude de s'être opposé à cet avilissement<sup>3</sup>. Mais aujourd'hui, c'est bien autre chose. Les jeux Juvéniaux et les jeux Quinquennaux ont été spécialement établis pour faire monter sur le théâtre ceux qui n'en faisaient pas métier, et pour donner à Néron des collègues qui le relèvent en se déshonorant. Que nul donc ne rougisse des tréteaux! Si Néron chante, il faut pour accompagner sa voix, un chœur de sénateurs, de consulaires et de matrones; s'il monte sur la scène, il faut que

1. Tacit., *Ann.*, XIV, 16. Xiphilin, 699.

2. *V.* ci-dessus, tome I, p. 164; t. II, pages 108, 109.

3. Dion, LX, p. 669. D.

toute l'aristocratie l'y accompagne<sup>1</sup>. Une école est ouverte où, jeunes et vieux, toute la noblesse vient apprendre l'art des histrions. D'abord Néron a gagné à des prix énormes quelques nobles ruinés; la peur, l'esprit de cour, la force au besoin, en amèneront assez d'autres<sup>2</sup>. Ne cherchez plus la vieille Rome au temple, au Forum et au sénat; six cents chevaliers, quatre cents sénateurs, des femmes de grande famille, sont appareillés pour l'arène; d'autres chantent, conduisent des chars, jouent de la flûte, font les bouffons. Le monde vaincu va contempler les descendants de ses vainqueurs, rire des lazzi d'un Fabius ou des grandes tapes que les Mamercus se donnent<sup>3</sup>. Tacite ne veut pas

1. Res haud mira tamen citharædo principe, mimus

Nobilis. . . . .

(Juvénal, *ibid.*)

2. Principe senatuque auctoribus. . . qui vim quoque adhibeant. (Tacite, *Annal.*, XIV, 20.) Pecuniâ et sæpius vi. (*Hist.*, II, 62.) Juvénal nous indique bien que cet oubli de la dignité personnelle, souvent volontaire et acheté, fut souvent aussi imposé par la menace :

. . . . . Vendunt nullo cogente Nerone  
Nec dubitant Celsi prætoris vendere ludis.  
Finge tamen gladios inde atque hinc pulpita pone;  
Quid satius? Mortem sic quisquam exhorruit ut sit  
Zelotypus Thymeles? . . . . .

(Juvénal, VIII, 193.)

3. *V.* comme Juvénal flétrit cette dégradation de la noblesse

Laureolum velox etiam benè Lentulus egit,  
Judice me, dignus vera cruce : nec tamen ipsi  
Ignoscas populo; populi frons durior hujus  
Qui sedet et spectat triscurria patriciorum,  
Planipedes audit Fabios, ridere potest qui  
Mamercorum alapas. Quanti sua funera vendant  
Quid refert? . . . . .

(*Ibid.*, VIII, 189.)

Et sur les nobles devenus gladiateurs, *V.* les vers suivants 187-210. *Sat.* II, 101 et suiv., et ci-dessus, p. 22, 108 et suiv. Suet., *in Ner.*, 12. Senec., *Ep.*, 87-99; *Quæst. nat.*, VII, 31. Quintilien, VIII, 5. Sur les femmes s'exerçant au même métier, *Id.*, VI, 179 et suiv., 245-266. Ce dernier fait appartient surtout à l'époque suivante, celle de Domitien; mais Dion et Tacite (*Annal.*,

les nommer par respect, dit-il, pour leurs aïeux. Mais Dion est Grec et ne craint pas de prononcer les noms de ces Romains : « Il y avait là des Macédoniens assis au spectacle, qui disaient : Celui-ci est un petit-fils de Paul-Émile ; — des Siciliens : voilà un Claudius ; — des Carthaginois : voilà un Scipion ; — des Romains enfin qui les connaissaient et les nommaient tous <sup>1</sup>. » La vertu de Thraséa elle-même a joué un rôle dans les jeux Juvénaux ; la noblesse d'une Élia Catulla vient, à quatre-vingts ans, danser sur le théâtre ; la bonne renommée d'un chevalier romain est à cheval sur un éléphant <sup>2</sup>. Ceux même qui trop vieux ou trop infirmes ne peuvent faire autrement, chantent ou font semblant de chanter dans des chœurs. Quelquefois la honte les prend, et, tout en obéissant au maître, ils ne voudraient pas se déshonorer devant le peuple ; ils masquent leur visage. Mais ce que le maître veut, c'est justement les déshonorer ; le peuple, complice de Néron, demande qu'on ôte les masques et Néron les fait ôter. C'est ainsi que les pantomimes, jusque-là adorés des sénateurs et châtiés par le sénat, objet des sévérités officielles et des admirations privées, expulsés périodiquement de l'Italie et y revenant toujours, se vengent du dédain de la vieille Rome en lui tendant la main pour monter sur les tréteaux ; l'ami de Néron, l'histriion Paris, que plus tard il fera mourir par jalousie d'artiste, aujourd'hui, afin de gagner ses éperons de citoyen, se fait donner par son prince tous les patriciens pour camarades <sup>3</sup>.

XV, 32), à moins qu'on ne veuille forcer son texte, prouvent bien qu'il ne fut pas étranger à celle de Néron.

1. Apud Xiphil., LXI, 17.

2. Notissimus eques romanus elephanto insedit. (Suet., *in Ner.*, 12.)

3. V. sur tout ce qui précède Tacite, *Annal.*, XIV, 14, 15, 20, 21 ; XV, 32 ; Suet., *in Ner.*, 11, 12 ; Dion, LXI, p. 697, 698. Vitellius depuis défendit, par un édit sévère, l'admission des chevaliers sur la scène. Même dans les provin-

Il y a quelque chose de plus déshonorant encore. Cette prostitution de la noblesse par le théâtre ne suffit pas, il en faut une autre. Les jeux Juvénaux avaient déjà été accompagnés de scandales de ce genre ; et plus tard, à une époque où Néron était dans la plénitude de sa puissance, une de ses innombrables fêtes fut signalée par des excès qu'il n'est pas possible de raconter. Dans cette orgie monstrueuse, tout ce qui s'appelait encore noblesse, honneur, vertu, pureté, liberté, ou du moins tout ce qui jusque-là en avait prétendu porter le nom, fut jeté en proie à une démocratie (qu'on l'appelle ainsi si l'on veut) de prolétaires, de déshonorés et d'esclaves <sup>1</sup>. Néron était démocrate, oui sans doute ; il l'était, non pour ennoblir ce qui est petit, mais pour avilir ce qui est grand. Sa politique était de dégrader autrui, comme lui-même se dégradait. Dans cette lutte par la prostitution, l'aristocratie qui la subit est coupable comme le prince qui l'inflige ; il faut qu'elle soit déjà bien corrompue pour ne pas rejeter au prix de sa vie cette corruption dernière. Mais que dire du prince qui, pour tuer l'aristocratie, ne sait mieux faire que de l'associer à ses plaisirs, de la faire aussi vile que lui-même et de la jeter dans la fange où il vit ?

Cependant, il faut dire aussi le noble côté des choses ; dans cette triste histoire, nous le rencontrons si rarement ! Tous ne cédaient pas, tous ne s'avilissaient pas ; il y eut même sous Néron, peut-être parce que la dégradation était plus grande, des résistances plus nombreuses et plus hardies que sous Tibère. La fierté de l'aristocrate, du Romain, de l'homme libre, de l'homme de cœur se relève parfois.

ces, les entrepreneurs de spectacles spéculaient sur cette dégradation des fils de famille. Tacite, *Hist.*, II, 62.

1. Xiphilin, LXII, p. 707. Tacite, XV, 27.

Des hommes se rencontrent ou qui se refusent à l'outrage au risque de leur vie, ou qui, après l'avoir subi, ne se consolent pas. Bien des gens peut-être, qui d'eux-mêmes seraient montés volontiers sur le théâtre, gardent rancune à Néron de les y avoir fait monter de force.

Néron voit donc s'élever son grand et sérieux ennemi. Le stoïcisme a un peu retrempé le vieil esprit romain. Il se fait une alliance entre la philosophie et le patriciat, entre la vieille Rome et la Grèce nouvelle, une alliance défensive contre l'esprit impérial. Le sénat, qui garde encore depuis l'avènement de Néron quelque liberté de délibération, laisse cette opposition se trahir; le jurisconsulte Cassius fait entendre dans son sein ces graves paroles : « Plus d'une fois, pères conscrits, j'ai vu proposer dans cette enceinte des mesures contraires aux lois et aux traditions de nos aïeux; et si je ne les ai pas combattues, ce n'est certes point que je ne crusse plus sages et plus justes en toute chose les règlements de nos pères. Mais d'un côté, je ne voulais pas affecter devant vous un amour exagéré des traditions antiques; de l'autre, si nous avons quelque autorité, je ne crois pas qu'il faille l'affaiblir par des luttes continuelles, et j'ai voulu la garder entière pour le jour où la chose publique aurait besoin de nos conseils <sup>1</sup>. » Cassius, un de ces hommes dont il semblerait que l'espèce n'eût pas dû survivre à la bataille de Philippes, conserve chez lui l'image du meurtrier de César son aïeul, avec cette inscription : « Au chef de parti <sup>2</sup>. » En même temps, au milieu des voluptés de Rome, des hommes, des femmes se rassemblent dans les jardins pour entendre le philosophe cynique Démétrius, cet homme hardi qui répond à

1. Tacite, XIV, 43.

2. *Duci partium*. (Tacite, *Annal.*, XVI, 7. Suet., 37.)

Néron : « Tu me menaces de la mort, la nature te rend ta menace; » qui, en plein gymnase, en face du sénat, des chevaliers et de César, tonne contre les bains, le luxe, toutes les délicatesses de la vie romaine <sup>1</sup>. Et, tandis que toute la domesticité militaire du palais, « les centurions aux barbes de bouc, la jeunesse musculeuse du prétoire <sup>2</sup>, » s'insurge contre la philosophie, raille le manteau du stoïque, « vend pour cent francs cent de ces docteurs grecs <sup>3</sup>; » le stoïcisme, qui est politique de sa nature et pousse le sage vers les affaires, quoi que puisse faire le prudent Sénèque pour l'en écarter <sup>4</sup>, le stoïcisme se constitue en parti.

Ce parti a déjà son chef et son futur empereur. Un homme allié à la maison des Césars, d'un extérieur sévère, d'une chaste simplicité dans sa maison, entouré de philosophes, vivant dans la retraite et d'autant plus remarqué, Rubellius Plautus est déjà signalé à Néron comme un homme (écoutez bien cette parole) « qui ne feint pas même le goût de l'oisiveté <sup>5</sup>, » tant il fallait qu'on fût inutile, si l'on ne voulait passer pour dangereux ! Ses amis se croient déjà si forts, qu'il suffit d'une comète et d'un coup de tonnerre (signes de révolution, disait le peuple) pour faire parler tout haut de son règne et pour le perdre. Pourtant il ne mourut pas sur l'heure. On l'avertit de se soustraire à la calomnie, de se sacrifier au repos public; on lui rappela qu'il avait en Asie de beaux biens où il

1. V., sur ce philosophe ami d'Apollonius, Épictète, in *Arriano*, I, 25; Philostrate, IV, 8, 14; V, 1, 9; VI, 6; VIII, 5. Son amitié avec Thraséa. Tacite, *Annal.*, XVI, 34 et suiv. Sénèque, passim.

2. Gens hircosa centurionum... varicosi centuriones. (Perse, V, in fine.)

3. Et centum Græcos nudo centusse licetur. (*Id.*, *ibid.*)

4. Senec., *Epist.*, 37, 73, et Tacite, *Annal.*, XIV, 16; XVI, 22. Suet., 52.

5. Tacite, *ibid.*, XIV, 22, 57, 58, 59.

pourrait vivre tranquille sans craindre amis ni délateurs ; on l'éloigna doucement sans oser même l'exiler (an 60) : tant on était loin encore de la tyrannie emportée des premiers empereurs, tant la clémence était encore populaire !

Mais, quand la mort de Burrhus (an 62), hâtée par Néron, l'eut fait enfin sortir de page ; quand l'homme selon son cœur, Tigellin, fut devenu préfet du prétoire ; quand Sénèque, au milieu des embrassements de son maître qui lui demandait de ne pas se retirer, n'en comprenant que mieux la nécessité de le faire, se fut éloigné de Rome pour aller mûrir sa philosophie dans une austère solitude ; quand Néron fut libre de tous ces obstacles, le génie impérial commença à se faire voir dans sa nudité. Et, dès l'abord, une toute petite, tout innocente, tout obscure accusation de lèse-majesté se glissa devant le sénat contre un poète satirique. Cette fois encore, à force de louanges pour César, Thraséa parvint à escamoter aux délateurs leur succès, et à détourner un arrêt de mort ; mais le César pur-sang s'était révélé.

Il alla bientôt plus loin. Deux exilés lui faisaient peur : à Marseille, un Sylla, bien déchu pourtant ; en Asie, Plautus, grave et calme au milieu des philosophes ; l'un redouté comme indolent et pauvre, l'autre comme riche et comme penseur. Des assassins partirent de Rome, au bout de six jours furent à Marseille au souper de Sylla, et le tuèrent. — La mort de Plautus fut remarquable. Il était populaire en Asie, soutenu à Rome par le parti stoïque qui l'avait fait avertir, appuyé par la sympathie du général victorieux Corbulon. Cependant Néron n'envoya contre lui qu'un centurion et soixante hommes. Aussi y eut-il une velléité de résistance. « Il fallait, disait-on, autour de lui, repousser cette poignée d'hommes ! Avant que César fût

averti, et que de nouveaux ordres fussent donnés, que d'événements pouvaient naître ! » Chose inouïe, une guerre contre César fut sur le point d'éclater ! Le parti stoïque allait combattre ! Mais cette idée de guerroyer contre César étourdissait les esprits : et, de l'avis de ses philosophes, Plautus, homme énergique et brave, se laissa tuer paisiblement par ce détachement qu'un eunuque commandait <sup>1</sup>. — On porta les deux têtes à César ; il se moqua de la calvitie précoce de Sylla et du long nez de Plautus. Il écrivit au sénat, ne s'avouant pas l'auteur de leur mort, mais outrageant leur mémoire, ce qui en disait assez. Tout cela se passait (car les voluptés de Néron, dit Tacite, ne lui faisaient pas perdre un crime) pendant qu'il allait faire admirer sa belle voix à Naples, pendant qu'à Rome il soupa magnifiquement au coin de toutes les places, et « se servait de toute la ville comme de sa maison ; » pendant que Poppée accouchait à Antium (an 63) <sup>2</sup>, lieu de naissance favori des Césars ; que le sénat votait des sacrifices *pour son ventre*, courait tout entier à Antium pour la féliciter, et, au bout de quatre mois, la petite fille étant morte, faisait celle-ci déesse, lui donnait un temple et un prêtre. Tout cela se passait enfin à côté de cette orgie de l'étang du Tibre à laquelle nous avons fait allusion plus haut, et dans laquelle la dernière des infamies s'était revêtue de toute la solennité d'un mariage. Tout cela se passait en un mot, au milieu de magnificences tellement mons-

1. Tacite, *Annal.*, XIV, 56, 59. Xiphilin, LXII.

2. Sacrifices faits par les frères Arvales, le 21 janvier 63, « en accomplissement des vœux qui avaient été faits pour la délivrance et la santé de Poppæa Augusta. » — Le 10 avril, « à cause de l'arrivée de Néron Claudius et de Poppæa Augusta... » On a immolé à la Junon (au génie) de Poppæa « Augusta » une vache, à la Junon de Claudia « Augusta » une vache. Marini, *Acti dei fratri Arvati*, Tab., XVII.

trueuses, que Tacite lui-même<sup>1</sup> demande la permission de n'en parler qu'une fois.

Pendant ces magnificences, l'incendie de Rome éclata (19 juillet 64). Suétone et Dion accusent Néron d'en être l'auteur; Tacite, moraliste plus sévère, est pourtant plus réservé. Je ne me mêle pas de décider cette vieille question; mais l'esprit artiste, le dilettantisme en fait de spectacles, l'amour de la poésie en action, allaient assez loin chez Néron pour que, Rome une fois en feu, il prit son parti de la voir brûler. Ce fut seulement le troisième jour de l'incendie qu'il arriva d'Antium. La flamme, maîtresse de la ville, se promenait dans les rues tortueuses de Rome, ondulait sur ses collines, faisait écrouler dans le Tibre les étages irrégulièrement amoncelés de ses immenses maisons. Du haut des Esquilies, Néron pouvait entendre cette confusion de clameurs, ces luttes inutiles, ces fuites, ces cris de brigands, ces menaces des incendiaires qui disaient tout haut: « Ne nous arrêtez pas, nous avons des ordres! » Il pouvait voir cette masse de peuple, traînant ses blessés et ses morts, se réfugier au milieu du champ d'Agrippa entre les monuments et les tombes, et chercher un abri partout où il n'y avait pas un toit<sup>2</sup>.

Au milieu de ce spectacle une pensée se présentait à lui: la place allait devenir libre pour son palais. Sa demeure, jusque-là misérablement confinée sur deux collines, était détruite grâce aux dieux; cette Rome vieille,

1. Tac, *Ann.*, XV, 37.

2. Une inscription curieuse (Orelli, 736) désigne un terrain sur lequel il était défendu de bâtir, semer ou planter, parce que tous les ans les magistrats venaient y faire des sacrifices au jour des vulcanales, par suite d'un vœu, longtemps négligé, qui avait pour but de préserver la ville des incendies. Ce vœu datait de l'époque où « Rome, au temps de Néron, avait brûlé pendant neuf jours. »

ignoble, grossièrement rebâtie après l'incendie de Brennus, allait faire place à une Rome néronienne, toute magnifique de symétrie et de grandeur; dans cet écroulement de quelques saintes mesures pleurées des vieillards, Néron avait entendu le dernier craquement d'une ville surannée et d'un palais indigne de lui. Ne croyez-vous pas qu'à la vue d'un spectacle si grandiose, à la pensée d'une œuvre si belle, son génie et ses prétentions d'architecte, de peintre et de poète, peuvent bien faire taire le peu qu'il y avait d'humanité au cœur de Néron? Et alors, qu'il ait songé, comme on dirait aujourd'hui, à faire de Rome une monumentale destruction, pour lui préparer une résurrection monumentale; qu'au bout de six jours, le feu n'ayant pas achevé son ouvrage, il l'ait fait rallumer par son ami Tigellin pour durer trois jours encore; qu'il ait fait battre à coups de balistes et de catapultes les vieilles murailles qui restaient debout, et dont il convoitait l'emplacement pour son palais; qu'au milieu de ces pensées, du haut de la tour de Mécène, en habit de tragédien, il ait chanté ses vers sur l'embrasement de Troie; que dans son enthousiasme, il se soit écrié que la flamme était belle: en tout cela je ne vois rien de trop inhumain pour un César<sup>1</sup>.

Sur quatorze régions de Rome, trois sont rasées au niveau du sol, sept n'offrent plus que des vestiges d'édifices. Aux yeux de ceux qui, en politique ou en architecture, ont le suprême amour de la ligne droite, rien n'est plus heureux pour un État que d'être bouleversé, et pour une ville que de brûler; l'un et l'autre vont renaître selon la règle et au compas. Mais hélas! comment renaissent les villes? En 1694, la ville de Dieppe fut bombardée par les

1. Tacite, *Annal.*, XV, 39 et suiv. Suet., *in Ner.*, 16, 38. Xiphilin ex Dione, LXII.